

## Santé

Chantal Gevrey

Numéro 10, 2009

Viande

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gevrey, C. (2009). Santé. *Biscuit Chinois*, (10), 28–37.



## Chantal Gevrey

Née en France, inconditionnelle du 450 où elle a pris racine, Chantal Gevrey a longtemps consacré ses rares loisirs de mère et d'enseignante à satisfaire une passion (de moins en moins) clandestine pour l'écriture. Retraitée de fraîche date, elle compte bien, maintenant, s'y livrer sans remords. Elle a publié, sur le mode traditionnel et surtout en ligne : romans (le premier a obtenu le prix Robert-Cliche en 2000), nouvelles, récits et contes – de préférence politiquement incorrects –, divers textes dans *Mœbius*, *Zinc*, *Virages*. *Biscuit chinois*, c'est une première ! Elle a été finaliste du prix littéraire Radio-Canada (nouvelle) en 2007.

# santé !

Lara observe celui des invités qui ne bouge pas. Il la fascine par sa raideur, son air absent, son immobilité. Étrange, vraiment. Elle aimerait bien pouvoir préciser son impression, mais de l'autre extrémité de la table et sans ses lunettes, c'est peine perdue. Pas question de dévisager le personnage avec insistance : il y a des choses qui ne se font tout simplement pas.

Lorsque les serveurs apportent l'entrée et que les convives commencent à manger, Lara jette un dernier coup d'œil à « l'homme raide », qui reste figé dans la même posture sans esquisser le moindre geste en direction de son assiette. Par-dessus le marché (elle n'en est pas sûre à cause de sa myopie), il semble que celle-ci soit restée vide. Quel est ce mystère ?

— Quelque chose vous préoccupe, docteur Milo ?

La voix de son voisin, qui constate plus qu'il ne questionne, fait sursauter Lara, prise en flagrant délit d'impolitesse. Gênée, elle rougit légèrement.

— Euh... en effet. Je ne suis que de passage dans votre ville, alors j'observe. Déformation professionnelle, sans doute. Veuillez excuser ma curiosité.

— C'est ce que je pensais. Il est normal que vous vous posiez des questions au sujet de notre invité d'honneur. Tous les étrangers ont la même réaction, à juste titre il faut bien le reconnaître. Aujourd'hui, il s'agit de Janz Heddyus, un éminent juriste décédé la semaine dernière.

— Pardon ? Qu'est-ce que vous dites ? Lara, cette fois, est livide. Sa fourchette reste en l'air, un dé de melon piqué à son extrémité. Le quinquagénaire sourit tristement :

— Personne ne vous a mise au courant, je suppose ?

— Mais... au courant de quoi ? Lara risque un regard, qu'elle espère discret, en direction du carton placé devant cet homme, mais n'arrive pas à déchiffrer son nom. Tant pis, elle devra se résoudre à le lui demander, puisqu'il connaît le sien.

— De nos coutumes, reprend-il. Au fait, laissez-moi me présenter : Josip Danesh, bourgmestre.

— Enchantée, réplique machinalement Lara. Je suis curieuse de connaître vos traditions, bien sûr. Mais je crains de n'avoir pas bien compris ce que vous disiez au sujet de l'invité d'honneur.

— Je disais qu'il s'agit du juriste Janz Heddyus. S'il avait été médecin et non juriste, vous le connaissiez certainement, car c'était une sommité dans son domaine.

— Je m'étonne que vous en parliez au passé...

— Voilà pourquoi il faudrait que nos coutumes soient connues et expliquées. Je veillerai personnellement à ce que cela se fasse, à l'avenir ; comme je viens d'être élu, je devrais disposer d'assez de temps pour secouer un peu l'inertie de mes collègues ! M. Danesh a un rire tout à fait juvénile avant de continuer : comme tous les peuples,

nous avons des rituels particuliers et celui-ci, bien qu'il en ait existé une variante sous la République romaine, surprend et même choque les étrangers. Pourtant, vous verrez que nous avons nos raisons. Nous invitons toujours un défunt à nos repas communautaires, et pas seulement pour lui rendre hommage – si nous n'avions pas sous la main, comme aujourd'hui, un citoyen de premier plan, ce pourrait être un parfait inconnu.

— Un usage peu courant, en effet. Mais... quelles sont vos raisons d'agir ainsi ?

— Oh, il y en a plusieurs. Je me bornerai à vous en exposer quelques-unes. Par exemple, nous rappeler que nous ne sommes ni éternels ni si importants que nous avons tendance à le croire, et que tout ne s'éteint pas avec nous pour autant. Nous remettre en mémoire nos devoirs civiques, également, dont le premier consiste à donner son sang et ses organes avant qu'il soit trop tard. Avec le temps, plusieurs oublient que le légitime propriétaire d'un corps est l'État, et non l'individu. Une dépouille intacte attire l'attention sur le gaspillage qu'elle représente; un cadavre amputé indique que ce citoyen a fait son devoir au moment voulu. Parfois, nous en avons de terriblement abîmés qui montrent, quant à eux, qu'ils ont manqué de prudence face à la maladie ou à l'accident. Quelle meilleure façon d'alerter les vivants que de confier la présidence du banquet, comme l'atteste sa place d'honneur, à un défunt choisi pour sa valeur exemplaire ? Le mort préside également, je dirais même surtout, la collecte de sang et de tissus qui termine toujours nos festivités. »

Lara est bien incapable d'avalier la bouchée de melon enfin parvenue à ses lèvres et sa pâleur s'accroît. Non que la vue d'un mort l'effraie, puisqu'elle est médecin,

mais la perspective du prélèvement ne lui dit rien de bon. Elle commence aussi à se demander si quelques défunts ne contribueraient pas au plat de résistance, tant qu'à faire, et elle sursaute lorsque le serveur vient noter son choix pour la viande.

— Bœuf, poulet ou fruits de mer, madame ?

— Oh ! Poulet, s'il vous plaît.

— Bien cuit ? À point ? Saignant ? Bleu ?

— Non, non, du poulet.

— Bien sûr, madame, mais cuit comment ?

— Heu... très cuit, si possible.

Josip Danesh s'amuse visiblement. Ces étrangers ! Un rien les perturbe, surtout s'ils font partie d'une délégation médicale. Lara tente de cacher son trouble en poursuivant la conversation sur le même ton.

— Et ce... juriste, est-il intact, ou non ? Je vois très mal, de loin.

— Il est intact, mais ce n'était pas un mauvais citoyen. Il a donné son sang jusqu'au bout. À la fin, c'était difficile parce que les prélèvements n'ont lieu qu'avec le consentement éclairé de la vict... du donneur, et le pauvre Janz manquait passablement de clarté dans les derniers mois de sa vie.

— De quoi est-il mort, si ce n'est pas indiscret ?

— ESB.

— Ah ! La vraie, ou celle qu'on appelle ainsi pour ménager les familles ?

— La vraie, docteur Milo. La vraie. C'est assez inquiétant.

Lara se tait. Les questions se bousculent dans sa tête. Heureusement, le serveur qui arrive avec la viande fait diversion. Elle a été bien avisée de choisir le poulet... Le serveur dépose une poitrine très cuite devant Lara et sert au bourgmestre une cuisse saignante.

— Je me mêle sans doute de ce qui ne me regarde pas, M. Danesh, mais ne craignez-vous pas qu'en mangeant du poulet peu cuit...?

Elle est ravie de cet euphémisme, tout en redoutant une réaction défensive de son voisin. Ce dernier, pourtant, prend la remarque avec légèreté.

— Vous savez, nous ne prêtons plus aucune attention à ces détails. La population de notre cité a été littéralement décimée par toutes sortes de pathologies dues à la viande : ESB, parasitoses et intoxications de toutes sortes. Ajoutez à cela les cancers, allergies mortelles, malformations, mutations génétiques, multirésistances aux antibiotiques, déséquilibres hormonaux et j'en passe, alors même que nous prenons les plus grandes précautions. Et il n'y a pas que la viande. Les bêtes ont été contaminées, c'est vrai, mais aussi le sol, les végétaux. Nous-mêmes sommes contaminés jusqu'à la moelle. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre cela. L'ordre naturel a été chambardé au profit d'ennemis aussi indestructibles qu'infiniment petits. Comment voulez-vous que l'on arrive à se nourrir sans s'exposer à toutes les calamités ? Comment savoir ce que nous mangeons et buvons réellement ? Nous, les survivants, espérons avoir acquis une certaine immunité et ignorons volontairement la crainte vis-à-vis ce qu'on nous donne à avaler. Nous avons pris le parti de sauver les apparences, dans les grandes occasions, en continuant à appeler bœuf, poulet, jambon, ou ce que vous décidez

que ce sera, une substance dont nous préférons ne pas connaître l'origine et que l'on maquille comme un acteur avant son entrée en scène dans le rôle d'un quelconque animal de boucherie. C'est une pièce triste, bien sûr, et que l'on connaît par cœur, mais il faut être bon public, faire des oh ! et des ah ! comme si on la voyait pour la première fois, applaudir. Il nous reste cette dignité-là. Les musiciens n'ont-ils pas joué jusqu'au bout sur le pont du Titanic, autrefois ? »

Horriée, Lara contemple son assiette, où une moitié de la poitrine d'elle ne sait quoi dans le rôle du poulet a disparu. Elle se sent fort loin de la philosophie du pire que pratique Josip Danesh. L'une des raisons de la présence de la délégation médicale est justement d'enquêter sur la relative résistance des habitants de G.V.4 aux maladies liées à l'alimentation, mais les délégués ne partagent pas cette immunité, acquise au prix d'une hécatombe !

— Et, poursuit Danesh sans se troubler, nous pouvons compter sur le sang et les tissus fournis par nos visiteurs pendant les événements spéciaux comme celui-ci.

— Oui, évidemment, répond Lara sans oser se demander quel lien exact fait le bourgmestre entre la survie de ses compatriotes et les tissus des visiteurs étrangers, ni ce qu'elle entend elle-même par « évidemment ».

Au café, dont elle n'ose pas non plus imaginer quelle mixture en a pris l'apparence, le maire se lève, porte un toast à tous les invités, à la délégation et... au président de table, dont l'opiniâtre immobilité pourrait passer pour de l'approbation.

— Monsieur le président, messieurs les bourgmestres, mesdames et messieurs les délégués de la cité H.H.7, chers amis et compatriotes.



Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer le quarantième anniversaire de la fondation de notre ville, et accueillons par la même occasion la délégation médicale de H.H.7, qui nous fait l'honneur de s'intéresser à nos conditions de santé. Bien que le terme « santé » n'ait plus le même sens qu'autrefois, je ne saurais trop rappeler quels sacrifices et quels efforts nous avons consentis pour atteindre les résultats dont nous pouvons nous enorgueillir aujourd'hui au point de les donner en exemple aux habitants d'autres cités.

N'étant pas moi-même un spécialiste, je ne me risquerai pas à aborder ce sujet, que je laisse à vos conversations privées et au congrès réuni dans ce but. Je veux simplement vous remercier de votre présence et de votre soutien à notre cause, ainsi que souhaiter à notre cité longue et paisible vie, et à nos hôtes une excellente fin de séjour. Mais avant de nous séparer, honorons la tradition en offrant à la mémoire de notre président, ici présent pour la dernière fois, le sang et les tissus que tous, je n'en doute pas, auront à cœur de fournir pour nos réserves. Du personnel médical passera parmi vous dans quelques instants. Les contributions, j'insiste là-dessus, sont volontaires. Vous ne donnerez que ce que vous jugerez opportun de donner. Je me permets toutefois de faire appel à votre générosité. Le président et moi-même vous en remercions d'avance du fond du cœur, au nom de toute la population de G.V.4. Et que la fête continue !

On applaudit. Le bourgmestre observe du coin de l'œil l'expression dubitative de Lara et s'autorise un sourire de connivence.

En un tournemain, le personnel dessert les tables, qu'il enlève et remplace par des box individuels délimités par des paravents de toile blanche. À l'intérieur de chacun, des

préposés en blouse immaculée et gants de latex apportent une civière, des anesthésiques, des troussees d'instruments et des boccoux pour recueillir les dons.

On installe le président sur une estrade, au centre de la pièce, et chacun se prépare à indiquer sur un formulaire la nature de sa contribution : sang, peau, cellules, tissu musculaire, moelle épinière, partie de viscère ou autre. Les invités qui s'en tiennent à un don de sang seront libérés aussitôt le prélèvement effectué. Ceux qui consentent à des prélèvements plus substantiels devront attendre, au repos, que leur organisme soit prêt pour l'anesthésie locale. Dans le cas des dons nécessitant une chirurgie, le préposé remet au donneur un protocole de préparation et un rendez-vous à l'hôpital.

Lara s'étonne, comme ses confrères qui n'osent pas protester, que l'on ne procède à aucun test préalable. Et cette population, qu'a mentionnée le maire dans son discours, où est-elle ? Lara n'a vu, cela lui revient à présent, qu'un très petit nombre de personnes dans les artères de la ville. Elle en a même ressenti un certain malaise, comme un vertige devant tant d'espaces déserts ou à peine traversés par quelques silhouettes fuyantes. Ce n'est pas normal, à une époque où ce qu'il reste d'humains sur le continent s'entasse dans des cités surpeuplées.

Les autres délégués, eux aussi à demi morts de peur, se demandent ce qui leur arrivera s'ils se laissent anesthésier. Le plus poliment possible, ils tentent de décliner les propositions de prélèvement afin de se limiter au don de sang, mais se heurtent à l'insistance et, de plus en plus, à l'hostilité du personnel. De son estrade, le président lui-même semble plein de reproches envers leur égoïsme.

Lara se dit que cela suffit. Pourquoi cet acharnement ? Dire qu'elle se croyait aux limites de la bienséance, un peu plus tôt ! Elle a donné du sang – ou plutôt on lui en a pris – suffisamment pour la mettre dans un état proche de l'apesanteur. N'a-t-elle pas fait largement sa part ? Les infirmières de tout à l'heure ont disparu mais deux nouvelles viennent d'entrer avec des troussees destinées aux autres prélèvements. Pas question de se prêter à ce petit jeu supplémentaire, dont on ne sait où il peut mener.

Malgré sa faiblesse, Lara glisse silencieusement de sa couche. Elle se dirige vers la porte, espérant que personne ne l'ait verrouillée de l'extérieur, en rasant l'arrière des box, là où nul ne peut la voir. Le front moite, les jambes flageolantes, elle s'efforce de ne pas trébucher et de progresser sans le moindre bruit. À travers les jours des paravents, elle aperçoit ses confrères qui gisent, exsangues, la plupart inconscients. C'est curieux, elle ne reconnaît dans les box aucun des fonctionnaires de la cité. Mais on a vu son ombre se déplacer et, lorsqu'elle arrive à l'extrémité de la rangée de paravents, deux bras solides la maîtrisent pour la ramener de force à sa civière.

Avant de sombrer dans l'inconscience, elle a encore le temps de penser à la parodie de choix de viande au repas : « Ah oui, du bœuf ! Vraiment ! » et même à ce conte qui la bouleversait si étrangement dans son enfance. Surtout la phrase, jamais acceptée, demeurée intacte dans son esprit malgré les années : « Et à l'aube, le loup la mangea. » Tout simplement révoltant !